

Héritages -9

Taha Balafrej

Dimanche 28 juin 2020

Tous les épisodes de cette série, passés et à venir, sont rassemblés dans mon Blog : tahabalafrej.com

39 Lorsque j'ai estimé que mon expérience professionnelle dans la plus grande entreprise du Maroc était arrivée à sa fin, après avoir tant appris et après avoir donné du mieux que je pouvais, j'ai décidé de marquer une pause. Encore une dans ma vie. De cette expérience je garde un héritage inestimable, mais le temps était venu de tourner une nouvelle page.

Les héritages dont il est question dans cette série je les ai engrangés par la lecture, les rencontres, la curiosité mais aussi par le voyage.

En prononçant le mot voyage, me vient à l'esprit le livre *Voyage au bout de la nuit*, de **Céline**, qui commence par ces mots: « *Voyager, c'est bien utile, ça fait travailler l'imagination. Tout le reste n'est que déceptions et fatigues.* »

Un petit détour pour rappeler ce que j'écrivais à propos de ce livre en juillet 2009 : « Pendant toute ma vie, j'ai résisté à l'envie de lire ce « Roman », considéré comme un chef d'oeuvre de la littérature française. Envie et résistance, oui, c'est cela. Car toute la critique qui m'intoxiquait l'esprit m'empêchait d'aller jusqu'au bout de mon envie, de résister. Céline était considéré comme un écrivain sulfureux, ayant nagé dans les eaux troubles de l'antisémitisme. Un écrivain non politiquement correct, et en tant que tel je ne pouvais que résister à l'envie de le lire.

Aujourd'hui, je le reconnais, je me suis trompé! C'est vrai que le roman est parsemé de vacheries, non conformistes ... sur les guerres et la modernité, à côté de descriptions et de propos racistes pouvant soulever l'indignation. Mais le reste: le style, les ambiances, les portraits, quel talent, quel bonheur ! »

Je rouvre ce livre où je trouve marqués ces passages : « *Il dormait comme tout le monde. Il avait l'air bien ordinaire. Ça serait pourtant pas si bête s'il y avait quelque chose pour distinguer les bons des méchants.* »

« *Le monde ne sait que vous tuer comme un dormeur quand il se retourne le monde, sur vous, comme un dormeur tue ses puces... Faire confiance aux hommes c'est déjà se faire tuer un peu.* »



Ceci me conduit à réfléchir au sens large que je veux donner au mot *héritages*. L'actualité nous ramène presque chaque jour des actions menées ici ou là sur le besoin de nettoyer le passé, déboulonner des statues, relire les dires et pensées de personnages jusqu'ici adulés. Si un tel mouvement est lancé et s'il s'installe durablement c'est que le moment en est venu. Au moment où je rédige ces mots j'apprends que la prestigieuse Université américaine Princeton a décidé d'enlever, sur son campus et de tous ses programmes, le nom de **Woodrow Wilson**, président des Etats-Unis de 1913 à 1921, en raison de ses politiques et pensées racistes.

Allez, encore un petit extrait de Céline : « *La ville cache tant qu'elle peut ses foules de pieds sales dans ses longs égouts électriques.* »

40 Voyager donc, pour faire la pause et réfléchir à l'étape d'après, ma dernière peut-être. Comment réaliser mon projet bien niché dans ma tête, ce rêve chevillé au corps, de donner après avoir reçu, de transmettre ce dont j'ai hérité ? Dans quel monde trouver repos et inspiration ? Sans vraiment faire exprès, je me suis rendu compte que mon choix s'est porté sur des pays qui n'ont pas participé, ou parfois seulement indirectement, ou si peu, ou peut-être parce qu'ils n'ont pas été aptes à se faire inviter, au festin colonial.

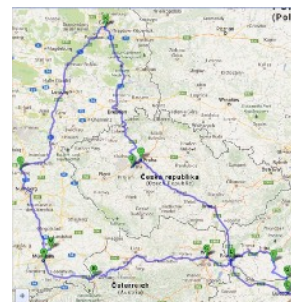
J'ai donc choisi l'Europe Centrale. J'ai appris à considérer cette région du monde comme une mère nourricière du reste de la planète. Philosophie, musique, littérature, cette terre est d'une fertilité exemplaire. J'ai fait le choix de l'Europe centrale, aussi parce que j'étais animé par le désir de découvrir des pays, qui tout en étant proches géographiquement, me sont complètement étrangers. Contrairement à la familiarité que j'ai pu développer avec les pays méditerranéens, dont je comprends la langue et les grandes caractéristiques

politiques et culturelles. Ceci n'a peut-être rien à voir, mais mon test ADN m'a révélé que pour le moment, les deux tiers de mes gènes proviennent de trois pays (Espagne, Italie, Portugal). Pour le reste, par ma mère, une Rifai, d'origine du pays Al Cham, j'ai hérité de 20% de gènes moyen-orientaux.

Et voilà que je suis parti à la découverte de cette région. J'ai parcouru, en 18 jours, 2500 km en voiture, 250 km à pied et 100 km à vélo. Munich, Salzbourg, Budapest, Prague, Vienne, Bamberg, Berlin, Klimt, Mozart, Freud, Beethoven, Kafka, Schubert, Bernhard, Dvorjak, Marx, Liszt, ...

Je ne vais pas jouer le guide touristique mais durant ce séjour, suite à mes lectures et observations, j'ai appris l'importance qu'ont eu dans la vie des gens les cafés, ces lieux de production des idées, d'alimentation des débats et d'émergence des talents. Je me suis attablé à Gerbeau à Budapest, Louvre à Prague, Central et Museum à Vienne et j'ai eu l'impression de revivre ces moments magiques, dans ces lieux, où tant de livres, de morceaux de musique ou d'ébauches de peintures ont été conçus ou pensés au milieu du bruit des tasses de café, du tintement des chopes de bière ou des verres de vin et des fourchettes s'enfonçant dans des saucisses ou des gâteaux ...

Vienne me donne l'occasion de mentionner ce qu'en pense un de ses enfants, un des auteurs autrichiens les plus marquants¹, **Thomas Bernhard**, connu pour sa misanthropie et sa relation d'amour et de haine envers sa patrie, dans son livre *Le neveu de Wittengstein* : « *J'ai toujours détesté les cafés viennois, parce que j'ai toujours été confronté à des gens comme moi, c'est la vérité, je ne veux pas être confronté en permanence à moi-même, et surtout pas au café, où je vais pour me fuir ... Plus je déteste les cafés littéraires de Vienne, et plus profondément je les détestais, et plus j'y allais souvent et intensément.* » Lui qui disait dans le même livre, n'ayant pas réussi à trouver son journal pas même à Salzbourg : « *quand je pense que je trouve la Neue Zürcher Zeitung même en Espagne et au Portugal, et au Maroc, toute l'année, dans les plus petits bleds, qui n'ont qu'un unique hôtel à courants d'air! Mais pas chez nous! ... (cela) nous mettait en rage contre ce pays (l'Autriche) arriéré, borné, sauvage et inculte ...* »



41 A Vienne, je me suis souvenu d'un séjour professionnel effectué en août 2007 au terme duquel je me suis offert une journée de découverte relatée dans cet article publié dans la presse. En voici un extrait : « Je quitte l'hôtel Prinz Eugen, où je suis confortablement logé, en face de la gare Sudbahnhof, pour m'engager dans le Belvédère. Palais d'été impérial transformé en musée. ... En le quittant, je prends la rue des marocains, appelée ainsi après le passage d'une délégation marocaine en cette ville en 1793 ! Au milieu de cette rue, une fontaine à la marocaine avec zellige et bois sculpté offerte par le Maroc en 1998 à l'occasion du millénaire de l'empire autrichien.

Je débouche sur Stadtpark, avec ses statues de **Strauss** et de **Schubert**, puis je m'arrête pour prendre un café sur la terrasse du restaurant Johann. »

En ces temps là, lorsque vous publiez quelque chose vous receviez des échos, des commentaires. Voici le commentaire de l'ambassadeur d'Autriche qu'il m'avait fait le plaisir de me faire parvenir : « J'ai bien lu votre article sur Vienne si bien rédigé et contenant des observations si pertinentes ! Mes félicitations ! »

Vienne. Que de symboles. Cette ville qui fut assiégée à deux reprises par les armées de l'empire Ottoman en 1529 puis en 1683. Sans jamais tomber, tout comme le Maroc durant cette même période, contrairement à ce qui se passait dans l'ensemble nord-africain.

Vienne. Capitale aussi de la pâtisserie et de la viennoiserie, notamment les croissants, préparés pour donner l'occasion aux viennois de croquer du turc symbolisé justement par le croissant de lune.



Que se serait-il passé dans le monde, si en 732 Martel avait perdu la bataille de Poitiers ? Dans quel monde serions-nous si Vienne était tombée entre les mains des Ottomans en 1683 ? Qui écrira un livre sur ce scénario comme celui commis récemment par **Laurent Binet**, sous le titre *Civilizations*, qui a imaginé une histoire dans laquelle Colomb ne découvre pas l'Amérique en 1492 et dans laquelle les Incas conquièrent l'Europe en 1531 ?

¹ Celle qui m'a fait découvrir cet auteur se reconnaîtra ...

Les Ottomans n'ont pas pu occuper Vienne mais ils ont tout de même réussi à stimuler la créativité et marquer les esprits. Tout particulièrement, un génie de la musique composa La Marche turque, le Concerto N°5, L'enlèvement au sérail, des chefs d'œuvre inspirés directement ou indirectement du monde turc. Oui, c'est bien de lui qu'il s'agit. Un autre personnage qui m'a fait tant vibrer, m'a rendu tant de services, m'a souvent transporté de la mélancolie vers la joie, m'a fait penser à la mission confiée à des personnes comme lui pour nous aider à rester vivants et humains. Wolfgang Amadeus Mozart.

42 Retournons à Prague, capitale de la république Tchèque, et ville d'origine de l'homme de théâtre Vaclav Havel devenu président de ce petit pays. Havel avait un ami d'école qui s'appelait **Milos Forman** et qui n'a pas résisté, lui, à la dictature préférant s'exiler aux Etats-Unis. Là où il allait se confirmer comme un admirable metteur en scène remportant tout ce qui peut être remporté comme prix, à Cannes, à Berlin ou à Hollywood. Forman, auteur de Vol au-dessus d'un nid de coucou, mais aussi du chef d'œuvre Amadeus sorti en 1984, sur la vie tumultueuse du génie incomparable de la musique dite classique.

Ce film que j'ai vu et revu, j'en garde en mémoire ces séquences déferlant à un rythme trépidant, à l'image de la vie de ce génie, où s'entremêlent jalousie, haine, amour, créativité, passions, frustrations, ...

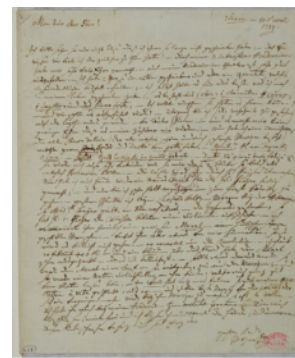
En 35 ans de vie, comment peut-on composer près de 600 pièces musicales, tout en étant constamment sur les routes entre Vienne, Prague, Paris? Paris où il passe par des moments difficiles et d'où il envoie cette lettre, le 1er mai 1778 à son père, son seul et unique instructeur et éducateur : « *Mon Très cher Père ! Nous avons bien reçu votre lettre du 12 et la raison pour laquelle je suis resté si longtemps sans écrire est que je voulais attendre une lettre, le courrier coûte trop cher et lorsqu'on n'a rien de très important à écrire, cela ne vaut même pas la peine de dépenser 24 sous ou même plus.*

A pied, tout est trop loin, ou trop sale, car à Paris, il y a une saleté indescriptible. D'ailleurs, Paris a beaucoup changé. Les Français sont loin d'avoir autant de Politesse qu'il y a 15 ans. Ils sont désormais bien près de la grossièreté et affreusement orgueilleux...

Si on était dans un lieu où les gens ont des oreilles, un cœur pour sentir, où l'on comprend un tout petit quelque chose à la Musique et où l'on a un peu de gusto, je rirais de bon cœur de tout cela. Mais je suis entouré de bêtes et d'animaux (pour ce qui est de la musique). Comment pourrait-il en être autrement, d'ailleurs, ils ne se comportent pas autrement dans toutes leurs actions, amours et passions. »



Avec la statue de Mozart à Salzbourg



Prague c'est aussi la ville de **Kafka**. Qui contrairement à Mozart avait un autre type de relation avec son père. Voilà ce qu'écrivait ce grand écrivain à son père en 1919, à trente-six ans, quatre ans avant de mourir. Une lettre qui ne parviendra pas à son destinataire et que signerait bon nombre de nos jeunes aujourd'hui à l'adresse de leurs parents.

« *Très cher père, Tu m'as demandé récemment pourquoi je prétends avoir peur de toi. Comme d'habitude, je n'ai rien su te répondre, en partie justement à cause de la peur que tu m'inspires, en partie parce que la motivation de cette peur comporte trop de détails pour pouvoir être exposée oralement avec une certaine cohérence. Et si j'essaie maintenant de te répondre par écrit, ce ne sera encore que de façon très incomplète, parce que, même en écrivant, la peur et ses conséquences gênent mes rapports avec toi et parce que la grandeur du sujet outrepassa de beaucoup ma mémoire et ma compréhension.* »



Kafka ne vouait pas un grand amour à son père. Comme l'humoriste **Guy Bedos**, récemment décédé qui, lui, n'aimait pas sa mère et ne l'a pas caché : « *Elle disait des bêtises, elle était raciste, antisémite ... Elle m'a appris la tolérance d'une certaine manière parce que j'ai adoré cette femme qui était tout ce que je déteste en tant qu'être humain* ».

Un autre grand personnage qui déclarait ne pas aimer sa mère est l'écrivain d'origine belge **George Simenon**. Cet auteur à succès est incontestablement un maître dans le maniement de la plume par son style fait de simplicité et de clarté. **Serge July**, pendant longtemps directeur du journal français Libération, recommandait à ses journalistes stagiaires et débutants de beaucoup lire et relire du Simenon s'ils voulaient devenir de bons journalistes. J'en ai fait l'expérience. La lecture de Simenon est en effet une bonne école

d'écriture. Arrivé à ce point comment ne pas citer cette célèbre phrase du **Général de Gaulle** : « *Tout homme qui écrit – et qui écrit bien, sert la France.* »

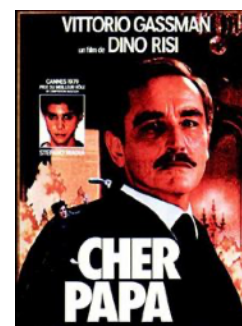
Simenon, donc, auteur de livres policiers, a écrit un livre intitulé *Lettre à ma mère* juste après le décès de celle-ci. Voici deux passages poignants de ce livre :

« *Nous ne nous sommes jamais aimés de ton vivant, tu le sais bien. Tous les deux, nous avons fait semblant. Aujourd'hui, je crois que chacun se faisait de l'autre une image inexacte. Est-ce que, lorsqu'on sait que l'on va partir, on acquiert une lucidité qu'on n'a pas eue auparavant ? Je l'ignore encore. Je suis presque sûr, pourtant, que tu cataloguais très exactement les gens qui venaient te voir, des neveux, des nièces, des voisines, que sais-je ? ...*

On est deux individus dont tous les gestes, tous les mots, tous les regards sont jugés impitoyablement. Maintenant que tu es morte, maintenant que je t'écris une de mes rares lettres, je suis père à mon tour et, bien entendu, je ne suis plus impitoyable. »

43 Les parents. Oui dans le cinéma aussi, le sujet est traité. Inoubliable ce film italien *Cher papa* de **Dino Risi** avec le grand **Vittorio Gassman**. Du temps où nous ne rations aucun film du cinéma italien qui vivait sa période de splendeur. Les différences de positions politiques entre générations étaient à leur comble. Dans ma famille, nous avons directement vécu l'impact de ces conflits. Je n'oublierai jamais ces moments de tristesse et d'émotion vécus auprès de cet oncle qui a tant donné à son pays, avec qui je me suis déplacé à la prison de Kénitra pour rendre visite à son fils emprisonné comme des centaines d'autres jeunes pour leurs opinions politiques opposées au régime autoritaire de l'époque.

Dans *Cher Papa*, Gassman est un personnage aisé dont le fils appartient à un groupe d'activistes qui préparaient un attentat contre lui. Voici ce que dit Dino Risi avant la sortie de son film : « *Dans ce film, je parle de la grande peur qui a envahi l'Italie, l'Allemagne, la France, l'Iran, le Japon. Je raconte l'histoire d'un homme qui découvre que son fils est un terroriste. Je raconte cette peur des jeunes, de ces individus dont on ne sait rien ... Nous avons traversé des bains de sang tout au long de notre histoire. Les saignées sont quelquefois nécessaires pour guérir... L'important, c'est que les anticorps soient sains.* »



Je ne peux pas oublier cette période sanglante à laquelle fait allusion Dino Risi. De passage à Rome en mai 1978, j'ai été secoué par l'assassinat d'**Aldo Moro**, président du parti conservateur italien des Démocrates Chrétiens. Un attentat perpétré dans cette ville, des mains des terroristes des Brigades Rouges qui prétendaient défendre ainsi la cause du prolétariat et des classes démunies. Ce mouvement est aujourd'hui totalement éteint comme le seront ceux qui assassinent encore des innocents sous d'autres oripeaux et étendards.

Revenons à Dino Risi, médecin de son métier, qui s'est reconverti au cinéma pour le grand bonheur du public : « *J'étais fatigué de soigner des gens qui ne guérissaient pas et je me suis voué au cinéma.* »

Comment parler de cinéma, de cinéma italien et de cinéma de nos années de jeunesse sans évoquer le maestro, le géant, **Federico Fellini** ? Nous regardions tous ses films dès leur sortie en salle. Le monde merveilleux, magique qu'il décrivait nous enchantait. Je me permets ici un petit clin d'oeil au film *Huit et demi* et à un de ses personnages fascinants qui s'appelle Saraghina.

Ce film a été réalisé en 1963, l'année où mon père déménagea à Kelaa Saraghina, une bourgade dans laquelle je devais, cinq ans plus tard, passer ma Chahada (certificat d'études primaires). Curieux, ce mot en arabe qui veut dire à la fois diplôme, témoignage et acte d'adhésion à l'Islam.